# TRADUIRE POUR LES ENFANTS DES CONTES MOOSE ET INUITS

**Muguraş CONSTANTINESCU**
Université « Ştefan cel Mare », Suceava, Roumanie

**Abstract:** Translating tales for children can be a more difficult task than translating texts for adults; starting from these considerations, the article points out the cultural, didactic, pedagogic and moral dimensions of such translations, showing as examples the translation difficulties of *moose* (Burkina Faso) and Inuit tales.

Traduire des contes pour les enfants peut s'avérer une tâche plus difficile encore que traduire les mêmes « textes » pour les adultes. Et cela d'autant plus s'il s'agit des contes venant des peuples et cultures éloignés – africains et arctiques - et peu connus dans l'espace roumain. Comme nous allons le voir, traduire pour les enfants est un acte, à la fois, littéraire, pédagogique, didactique, culturel, ludique et, surtout, hautement moral.

Prenons deux exemples, filtrés par une expérience personnelle de traduction, un conte du pays des Moose, région centrale de Burkina Faso, et un conte inuit de Groéland, deux régions si différentes comme traditions, coutumes, modes de vie de la nôtre et peu familières au public enfantin roumain.

Le premier a été déjà traduit et publié dans le numéro dédié à la Traduction et Francophonie de la revue *Atelier de traduction*, le deuxième est en cours de transposition pour une collection jeunesse.

Consciemment ou non, une pratique de traduction du genre, même si elle a concerné des contes populaires et savants français, issus donc d'un espace linguistique et culturel assez proche, joue beaucoup dans toute nouvelle expérience.



BDD-A5022 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:10 UTC)

Après avoir traduit en roumain des contes populaires français, *Les Contes de Ma Mère l'Oye* de Perrault ainsi que l'étude d'Alain Montandon, *Sur le récit merveilleux ou l'ailleurs de l'enfance*, où il y a beaucoup de citations des récits fondateurs de l'imaginaire enfantin, après avoir analysé en séminaire de traduction des versions roumaines des livres de jeunesse de Verne, Daudet, Malot, d'Aulnoy, Perrault, Ségur etc. j'avais pris goût à ce type de texte et étais intéressée par les contraintes toutes particulières que la traduction de ce genre – littérature de jeunesse – suppose.

La spécificité de ce type de traduction a été d'ailleurs signalée et reconnue par des traductologues comme Georges Mounin, Katharina Reiss ou Antoine Berman qui, chacun à sa manière, et selon ses critères, la considère comme une catégorie à part de la traduction, à côté de la traduction du théâtre, des textes religieux, des textes poétiques ou autres. Une analyse et une critique de la traduction jeunesse n'a pas été entreprise, à ma connaissance, et elle reste à faire. Malgré cela, à plusieurs reprises, des traducteurs pour enfants ont débattu de ce problème et ont partagé leurs expériences.

L'analyse de plusieurs versions roumaines pour enfants des contes de Perrault m'avait alertée sur un important éloignement de l'original, pratiqué par les traducteurs, au nom du public enfantin destinataire.

Voyons, dans ce sens, quelques exemples parmi tant d'autres. Entre les versions des années 1940, lorsque la conception sur la traduction en l'espace roumain est encore assez instable et hésitante, celle de Vasile Mihailescu de 1943 penche fortement vers ce qu'on appelle aujourd'hui localisation : même si le traducteur place l'action du *Chat botté* dans un royaume indéfini, il donne aux personnages des noms roumains (Petre, Neculai, Ilie, Ştefan) ce qui est sans doute une certaine façon de « roumaniser », de « localiser » le conte français. D'autres indices de roumanisation sont la manière assez marquée du discours des personnages, parsemé de régionalismes et le rang de « boyard » attribué à l'ogre, nommé d'ailleurs « *smeu* » – personnage maléfique spécifique pour le conte populaire roumain – qui n'a pas toujours le trait propre à l'ogre (à rendre en roumain par



BDD-A5022 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:10 UTC)

« *căpcăun* ») ; un autre indice de localisation, c'est l'évocation du personnage maléfique féminin spécifique au conte populaire, « *muma pădurii* » (« la mère des forêts ») dont le nom est présent dans la menace du chat envers les faucheurs de l'Ogre. Malgré tous ces indices d'un espace roumain, le traducteur-adaptateur emploie à propos du maître du chat le nom de Carabas, qui ne veut rien dire en roumain, dans la structure le « prince de Carabas », ce qui évoque nettement le cadre original, en proposant de la sorte une mixture culturelle, à même de dérouter l'enfant-lecteur qui reconnaît des noms et des références familières mais mélangées, de façon bizarre, à d'autres inconnues et nouvelles pour lui.

Dans la version donnée par Marinică Rățulescu pour *Le Chat Botté*, on supprime les dialogues si valorisants pour le personnage du Chat qui sauve sa peau, séduit et convainc justement par sa parole ; en échange, on remarque l'amplification du début, un peu abrupt chez Perrault, et de la fin du conte qui glissent maintenant vers les formules typiques du conte populaire roumain et vers une moralité qui n'existe pas chez l'auteur source ; « c'est dans le besoin qu'on connaît les amis ». Signalons aussi deux suppressions : le coup de foudre de la princesse pour le jeune meunier et la propension du roi à la boisson sont éludés. Ces deux allusions de Perrault, qui ironisent sur l'image sacrée traditionnelle de la royauté, constituent justement un exemple de finesse et de subtilité de l'écriture des Contes, que le traducteur aura jugée sans doute trop compliquée pour la compréhension d'un enfant et l'aura diluée en conséquence.

Des cas flagrants qui vont dans le sens de l'abréviation, de la simplification, donc de la « sous-traduction », sont constitués par la version de Smaranda Cosmin pour la *Belle au bois dormant*, et par celle de Roxana Ene, qui, toutes deux, suppriment la deuxième partie du conte – l'affrontement entre la Jeune Reine et sa Belle Mère Ogresse –, résumée par « d'autres aventures » dans le premier cas, ou tout simplement éludée dans le deuxième – sans doute pour épargner à l'enfant la cruauté et la barbarie de ce personnage singulier. Mais, comme la page de titre annonce une traduction et non une adaptation des contes, cette omission d'un épisode célèbre nous semble



BDD-A5022 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:10 UTC)

inacceptable car elle prête à des confusions grossières avec la version de Grimm ou celle de Walt Disney.

Nous retrouvons ici l'idée préconçue et très répandue que la traduction pour enfants, en « enfantin » suppose nécessairement une simplification de l'écriture, une édulcoration du ton, une « mignardisation » de l'univers, comme si l'on voulait une « infantilisation » excessive du lecteur étranger qu'on suppose plus naïf, plus ignorant, plus sensible, plus délicat que le lecteur du texte original. De plus, par la suppression des références culturelles du texte traduit, on maintient l'enfant dans un cocon linguistique et culturel qui le « protège » de toute étrangeté, de tout insolite, jugés sans doute perturbateurs et compliqués pour le petit lecteur.

Dans de telles situations, ne peut-on, plutôt que de traduction, parler, comme le dit Katarina Reiss « d'adaptation, de version remaniée, voire de récit librement inspiré de, selon que le traducteur se sera plus ou moins écarté du contenu ou de la forme du texte-source. »

Comme nous l'avons déjà dit ailleurs (Constantinescu *in* Perrot, 2004), de telles modifications qui appauvrissent les contes de Perrault peuvent se justifier si le lecteur visé est très nettement situé dans une tranche d'âge (disons, par exemple, de 6 à 10 ans) ; mais les éditions citées ne précise pas l'âge du destinataire ; à peine est-il vaguement suggéré par le nom et le choix de la collection : « Junior », « Piccolino » etc.

À travers ces quelques exemples relatifs aux contes savants, nous pouvons remarquer que la traduction de la littérature de jeunesse pose des problèmes spécifiques, notamment l'adaptation aux possibilités de compréhension de l'enfant, ce qui induit un danger de simplification, de moralisation et d'édulcoration qui n'existent pas dans l'original, destiné lui aussi à l'enfant (la plupart des éditions des contes de Perrault sont publiées dans des collections jeunesse). Traduire pour l'enfant implique un processus complexe, très nuancé, qui suppose à la fois le respect de l'Autre et le respect de l'Enfant, l'ouverture au monde et à Autrui et non pas son



BDD-A5022 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:10 UTC)

« infantilisation » à tout prix et son enfermement artificiel dans sa propre culture.

Étant moi-même traductrice et enseignante de la traduction littéraire, de tels problèmes me préoccupent, m'intéressent depuis longtemps et je suis toujours à la recherche des solutions adéquates. C'est pour cela que la traduction d'un conte burkinabé, notamment *moose*, s'est présentée à moi comme une provocation et une opportunité d'enrichir encore mon expérience dans ce domaine. Les circonstances m'étaient favorables parce que depuis quelques années, je connaissais un peu plus de choses sur ce pays, sa culture, son art, ses paysages, grâce à une amie française, le professeur Valérie Maillard (traductrice, elle aussi, à ses heures perdues) et à ses voyages professionnels à Ouagadougou et dans la région, et depuis quelques temps j'avais connu l'anthropologue Alain Sissao et son ouvrage, *Contes du pays des Moose – Bourkina Faso*, ouvrage paru aux éditions KARTHALA – Éditions UNESCO, Paris, 2002.

La collection « Contes et légendes » qui accueille ce volume ne s'adresse pas (précisément) aux enfants mais comprend un appareil scientifique précieux pour un lecteur jeune : un *Avant-propos* de l'auteur où il explique son entreprise, une *Introduction* qui présente brièvement le *Moogo* ou Le Pays des *Moose*, repères géographiques, croyances religieuses, structure de la famille, la langue *moore*, le griot comme détenteur de la parole traditionnelle, les conteurs du soir, les instruments de musique qui les accompagnent, ainsi que les principales formes narratives. Une petite bibliographie et des notes en bas de page complètent cet appareil explicatif. Mon choix s'est arrêté sur le conte de l'*Orpheline*, sans doute à cause du couple orpheline-marâtre, présent aussi chez Perrault, mais qui revêt ici d'autres aspects dont le plus surprenant, pour ne pas dire « choquant » pour un public européen, notamment roumain, est le fait que la marâtre n'est pas la seconde épouse, la femme des secondes noces mais la coépouse.

Un élément qui m'a séduit dans ce recueil de contes, rien qu'en le feuilletant, c'était la présence des vers, comptines, chansons, expressions en langue *moore*, gardés tels quels dans la version



BDD-A5022 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:10 UTC)

française et donnés en caractères italiques ou entre guillemets et que le collecteur de contes et chercheur Alain Sissao avait sans doute considérés comme porteurs de la langue et de la culture spécifiques de la région. Ces points d'opacité du texte, ces « verres colorés » par une culture étrange et étrangère pour le public d'accueil sont la meilleure façon de donner accès au lecteur à cette « étrangeté » qu'il ignorait auparavant mais dont il peut s'enrichir en s'en approchant, en la comprenant. En même temps, le texte de type comptine satisfait le penchant ludique de l'enfant, car il peut le retenir d'abord pour le jeu des sonorités et des rythmes et ensuite pour son sens.

Comme longtemps la collection roumaine « Poveşti nemuritoare » (Contes immortels) m'avait privé de ce contact direct avec une autre culture – en allant jusqu'à la traduction du nom propre « Prince Charmant » du conte français par « Făt Frumos », personnage spécifique du conte populaire roumain et en recourant à d'autres solutions d'acclimatation –, j'ai décidé de garder ces éléments originels également dans la version roumaine, cela d'autant plus que le contexte prenait très bien en charge le sens, par exemple, de la chanson : « L'orpheline se leva. En pleurant, elle se dirigea vers le champ de gombo en chantant : '*Sî lengen lengen leende* !' » (p.77). Il faut remarquer d'ailleurs que seulement le refrain de la première chanson est rendu en *moore*, étant intégré dans l'ensemble de la chanson qui est longue et a aussi un contenu narratif, en relatant le malheur de la jeune fille et en expliquant les mauvaises intentions de la coépouse. Pour la deuxième chanson, très courte, elle est rendue intégralement en original et malgré le contexte éclairant (« La fille partit en pleurant et en chantant ») est accompagnée d'une note qui précise : « Chant de lamentation », note, superflue, selon nous.

Pour préserver la même couleur locale, évoquée aussi par le paysage de la brousse, je n'ai pas traduit ni prévu de note pour le terme *gombo* – désignant une plante tropicale - parce que le contexte « semer du gombo », « le gombo arriva à maturité et il était prêt à récolter », « récolter le gombo » (p.71), indiquait bien le terme générique, une plante. J'ai adopté la même solution pour le terme « sorgho », autre plante tropicale. Je n'ai pas donné de notes



BDD-A5022 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:10 UTC)

explicatives en bas de page, justement pour ne pas rompre la tension épique et ne pas distraire l'attention du lecteur vis-à-vis du récit.

Pour développer et épanouir la compétence encyclopédique de ce dernier, on peut prévoir, lors de la publication en volume, un lexique explicatif en annexe[1] et, au cas de la publication en une collection jeunesse, des illustrations plus éclairantes encore que tout glossaire car elles donneraient une « image », au sens propre du mot, d'un paysage différent de celui du lecteur, d'un cadre inédit, même s'il peut sembler dans un premier temps, étrange et bizarre.

L'importance des illustrations dans un livre pour enfants – autre manière en fait de traduire – mérite une discussion à part juste à l'époque de l'expansion de l'image et d'un grand raffinement des moyens techniques pour les réaliser.

En ce qui concerne le terme problématique « coépouse », je l'ai rendu en roumain par une périphrase « cealaltă soție » (l'autre épouse), sans insister en note sur la tradition de polygamie de certaines cultures, parce que le personnage de la coépouse intéressait surtout par sa méchanceté qui stigmatise aussi la seconde épouse dans les contes de notre tradition populaire.

Les mêmes problèmes d'un univers tout à fait différent, d'une culture étrange et étrangère pour le public enfantin d'accueil se pose au cas de la traduction d'un conte inuit, en l'occurrence, *La naissance du goéland*, de Jacques Pasquet, traduction que j'envisage de proposer à une collection roumaine jeunesse. Dans ce dernier cas, on n'a plus affaire à une collecte, mais à un conte d'auteur inspiré par la culture orale : « Il s'agit d'une adaptation libre, bien sûr, mais j'ai essayé de respecter, au mieux de mes connaissances, la culture du monde inuit. » (p.52). C'est un récit étiologique qui propose une explication de la naissance du goéland, récit se trouvant à la frontière du conte et de la légende, appuyé sur des éléments de mythes, comme un court texte, placé en annexe, nous le fait connaître.

[1] Ex. : *gombo* – Plante potagère tropicale (malvacées) dont on consomme les feuilles et les fruits riches en mucilage. Ces fruits, employés comme légumes ou condiments.



BDD-A5022 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:10 UTC)

Les éditions de l'Isatis – nom du renard bleu, animal polaire emblématique pour le fonds légendaire du Grand Nord et la collection Korrigan – nom de farfadet d'inspiration bretonne – qui accueille ce conte crée déjà l'ambiance de récit merveilleux et de livre destiné à l'enfant. Les illustrations – couverture couleurs et images noir et blanc – et les annexes intitulées « Pour en connaître d'avantage » offre un appareil auxiliaire et complémentaire à même de contribuer au développement de la compétence encyclopédique de l'enfant.

Comme il s'agit d'un livre pour enfants, les termes spécifiques à la culture inuite sont marqués par un astérisque et expliqués en annexe mais le plus souvent le contexte prend en charge leur « traduction » comme dans les exemples suivants :

*On partagea le misiraq*, le plat des jours de fête* (p.10).

*Parmi eux (les esprits, n.n.), on craignait surtout Nigiiq*, la porteuse du vent doux du sud. C'est elle qui faisait fondre les glaces et rendait le trajet dangereux.* (p.15)

Certaines interjections et appellatifs inuits sont gardés tels quels dans le texte, ce qui donne un plus de couleur locale, présente déjà par le paysage polaire, les oiseaux et les animaux du nord, les habitations et embarcations spécifiques et familiarisent le jeune lecteur à des sonorités de langue qu'il peut trouver, à première vue, étranges : « Ungaa, ungaa » (son qui imite les vagissements du nouveau-né), « Anaanatsiak » mot familier pour dire « grand-mère », en inuktitut, langue des Inuits), « Attaatatsiak » (mot familier pour dire « grand-père », en inuktitut).

Les noms des personnages – Siassi, Yaani, Adami, Salamiva – ainsi que les noms des esprits maléfiques ou bénéfiques – Naarjuk, Nigiik, Silaat – contribuent à cette précieuse couleur culturelle.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, le récit n'est pas interrompu ou doublé par des notes, seuls les astérisques renvoient aux annexes pour ceux qui veulent « en connaître davantage », même si le contexte ou les structures périphrastiques éclairent, au niveau



BDD-A5022 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:10 UTC)

générique, le sens des termes : « kayak », « umiak » (petite ou grosse embarcation) ou d'autres, déjà plus connus, « iglou », « toundra ».

Toutes ces marques culturelles vont, bien sûr, être gardées dans la version roumaine, où je proposerais plusieurs « traductions » par périphrases intégrées dans le texte, dans la mesure où elles ne nuisent pas à la tension du récit et ne l'alourdissent pas. Je dirais par exemple : « Les hommes poussèrent les umiaq – leurs gros bateaux- dans l'eau et se mirent à charger les tentes » et renoncerais à l'astérisque pour « umiaq ». Je laisserais, en échange, « misiraq », pris en charge par la périphrase pour son sens large, « le plat des jours de fête », accompagné d'astérisque, pour l'éclairer davantage dans le lexique complémentaire : « mets très apprécié des Inuits, à saveur très forte. Il s'agit d'huile rance provenant de mammifères marins, dans laquelle on fait macérer des morceaux de gras de béluga » (p.55).

La structure du livre des éditions québécoises mérite d'être gardée en la version roumaine parce qu'elle est bien adaptée au public jeune (à partir de huit ans, à peu près), par ces annexes et termes marqués et repris en glossaire. La formule du livre offre également une « traduction » du texte par les illustrations et par le discours de type explicatif, périphrastique, bien intégré dans la narration.

Pour traduire un conte d'un autre peuple, des régions tropicales ou arctiques, le bon traducteur doit commencer son travail par une étape de documentation, de recherche, de navigation sur internet et fréquentation des bibliothèques et leurs encyclopédies afin de plonger à fond dans la culture qu'il va transporter chez lui, même par bribes, autant de précieuses pépites, pour les faire connaître aux enfants de son pays.

Un traducteur qui se respecte et respecte son petit lecteur va travailler le conte inuit, en lisant ou relisant les livres de Jean Malaurie, en regardant ses films documentaires, en feuilletant des atlas et des journaux de voyage vers le Grand Nord pour être vraiment imprégné par cette culture si particulière et induire de la sorte aux enfants le désir d'« en connaître davantage ».



BDD-A5022 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:10 UTC)

Les principes d'une telle traduction, évoqués ci-dessus, permettent de donner une version respectueuse de l'enfant destinataire (son plaisir de lecture n'est pas harcelé par des notes, sa compétence encyclopédique est satisfaite par les annexes, son imagination est soutenue par les illustrations, il n'est pas gratuitement infantilisé) et également respectueuse de la charge culturelle du texte, car le conte, plus que tout autre texte est porteur et passeur de couleurs et marques culturelles qui doivent être précieusement transportées et préservées et non pas acclimatées et aseptisées par quelque adaptation appauvrissante.

L'étrangeté du texte traduit, longtemps si ignorée et négligée, fonctionne donc même dans la littérature de jeunesse, de façon privilégiée dans le conte, et constitue une invitation pour l'enfant à s'ouvrir vers d'autres mondes, à accepter la différence, l'Autrui, une invitation à les comprendre, à les respecter et surtout à s'en réjouir.

**Bibliographie**


Drumeş, Mihail, Moş Ene (1947) : *Povestiri celebre care au făcut ocolul lumii – Albă ca Zăpada, Pinocchio, Scufiţa roşie, Motanul Încălţat, Cenuşăreasa,* prelucrate de Bucur Ciobanul S.A., Bucureşti.

Pasquet, Jacques (2004) : Conte inuit, *La naissance du goéland,* illustrations Pierre Houde, Éditions de l'Isatis, collection Korrigan, Montréal.

Perrault, Charles (1697) : *Histoires ou contes du temps passé avec des moralités*, Paris, Chez Claude Barbin.

Perrault, Charles (1943): *Cotoiul Năsdrăvan,* Editura Librăria Românească, trad. V. Mihăilescu.

Perrault, Charles (1993): *Motanul încălţat,* repovestită de Marinică Răţulescu, Editura Dor.

Perrault, Charles (1992): *Poveştile Mamei Mele Gîsca*, Editura Omegapres, Bucureşti, trad. şi postfaţă Muguraş Constantinescu.

Perrault, Charles (1966): *Poveşti cu vrăjitori şi zîne*, Bucureşti, Editura Tineretului, trad. Sarina Cassvan.




BDD-A5022 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:10 UTC)

Perrault, Charles (2004): *Poveşti cu vrăjitori şi zîne*, Bucureşti, Editura Humanitas Junior, trad. Sarina Cassvan.
Perrault, Charles (2000) : *Motanul încălțat*, Editura Cartex, trad. Roxana Ene.
Perrault, Charles (2001): *Poveşti*, Bucureşti, Editura Gramar, trad. Smaranda Cosmin.
Sissao, Alain-Joseph (2002): *Contes du pays des Moose – Bourkina Faso*, Editions KARTHALA – Éditions UNESCO, Collection « Contes et légendes », Paris.
Sissao, Alain-Joseph (2006) : « L'Orpheline/Orfana », in *Atelier de traduction*, n° 5-6, Dossier *Traduction et Francophonie*, Editura Universității Suceava, Suceava.

**Bibliographie secondaire**

Berman, Antoine (1995) : *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard, Paris.
Berman, Antoine (2002) : *L'épreuve de l'étranger*, Gallimard, Paris.
Constantinescu, Muguraş (2000) : « Des Contes de Perrault, du jeu, de l'espièglerie », in *L'humour dans la littérature de jeunesse* (sous la direction de Jean Perrot), In press, Paris.
Constantinescu, Muguraş (2004) : « Musicalités roumaines des contes de Perrault », in *Les métamorphoses du conte* (sous la direction de Jean Perrot), P.L.E., Peter Lang, Bruxelles.
Malaurie, Jean (1976) : *Les derniers rois de Thulé*, France Loisirs, Paris.
Mounin, Georges (1955) : *Les belles infidèles*, Cahiers du Sud, Paris.
Reiss, Katharina (2002) : *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites*, traduit de l'allemand par C. Bocquet, Artois, Presses Université.



**BDD-A5022 © 2007 Editura Universității din Suceava**
**Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:10 UTC)**